

Gaza : les paysans défendent leur terre en la cultivant

L'Union juive française pour la paix œuvre depuis plusieurs années pour accompagner le développement agricole à Gaza. Entretien avec Pierre Stambul, son coprésident.

Propos recueillis par Pascaline Pavard

Quelles actions menez-vous à Gaza avec les paysans ?

À l'Union juive française pour la paix (UJFP), nous sommes en solidarité avec les paysans de la bande de Gaza depuis 2016 ; des projets ont abouti à des réalisations formidables – un château d'eau, des kilomètres de canalisations, une maison des paysans, l'installation de panneaux solaires pour aider à pomper la nappe souterraine, une pépinière solidaire, mais aussi l'embauche un agronome équipé d'un véhicule qui sillonnait le territoire en aidant les paysans à essayer de se débarrasser de l'usage des pesticides. Nous nous sommes spécialisés sur deux zones (Kusa'a et Abasan), mais d'autres avant le 7 octobre nous avaient contactés et nous étions sur le point de généraliser des projets de puits, de dessalement, de panneaux solaires et de pépinières sur l'ensemble du territoire. Ce que nous avons pu réaliser est modeste, mais tout a été fait avec nos moyens et l'intelligence de nos interlocuteurs là-bas.

Aujourd'hui, que reste-t-il de ces projets ?

Tout a pratiquement été détruit, sauf le château d'eau qui est encore debout au moment où nous parlons. Actuellement, tous nos correspondants ont fui leur maison et vivent sous tente à Raffa. Depuis, nous continuons à envoyer – difficilement – de l'argent là-bas à nos deux équipes qui sont entièrement tournées vers la survie des réfugiés, leur alimentation, l'installation de sanitaires, etc.

Quand avez-vous pu vous y rendre ?

La dernière fois, c'était en 2016. Depuis, la porte est fermée pour tous les internationaux solidaires. Nous projetions d'y entrer à nouveau en octobre dernier en passant par l'Égypte, et nous avons obtenu l'autorisation française. Le 7 octobre, nous étions au Caire et la guerre a éclaté...



▲ Pierre Stambul coprésident de l'UJFP. Son père a fait partie du groupe Manouchian et a été déporté à Buchenwald. C'est au nom de ce judaïsme principalement issu du souvenir du génocide nazi qu'il milite depuis 2002 dans l'UJFP pour les droits du peuple palestinien et pour une paix au Proche-Orient fondée sur l'égalité et la justice

Qui sont les paysans de Gaza ?

75% de la population est réfugiée, 72% ont la carte de l'UNRWA (United Nation relief and work agency for Palestine refugees). J'en parle parce que les paysans qui ont la terre sont majoritairement ceux dont la famille était là avant 1948. Ils sont organisés de façon traditionnelle avec les mokhtars, chefs traditionnels de grandes familles de plusieurs milliers de personnes. Ils organisent la résolution des conflits et l'intercession auprès des autorités au sein d'une société rurale. Parmi les paysans, ceux qui possèdent la terre ont des lopins extrêmement petits (7 dönüms, environ 70 ares) et les autres sont des métayers. Vingt-cinq ans en arrière, 40% des terres étaient à usage agricole, mais avec la pression démographique (6000 habitants/km²), les bombardements et les épandages d'herbicides par Israël, la surface est tombée à 20%. On estime à 25 000 le nombre de propriétés agricoles (le plus souvent, quelques dönüms à côté d'un immeuble)

Il n'existe pas de société de type coopérative et pourtant la culture de la terre est extrêmement collective

et les plus grands champs, où la terre est la plus riche, sont situés près de la barrière de séparation. À chaque invasion, ces espaces ont été ravagés. Il y a de moins en moins de céréales à Gaza, faute de rentabilité pour les paysans qui estiment le maraîchage plus utile pour la population et plus rémunérateur aussi. De même à Gaza, il n'existe pas de société de type coopérative et pourtant la culture de la terre est extrêmement collective.

Est-ce dans cet esprit que vous avez créé la pépinière solidaire ?

Effectivement, nous voulions permettre aux paysans d'échapper en partie aux négociants, en produisant eux-mêmes leurs plants. Le circuit de la pépinière permettait d'avoir des semences de meilleure qualité et la production de plants assurait la formation de plus grand nombre, y compris des enfants des écoles⁽¹⁾. Cette pratique, combinée à un savoir-faire paysan de longue date a très nettement amélioré les rendements.



▲▼ *Paysans palestiniens*



Avant les bombardements, la pépinière touchait un millier « d'exploitations » dans le sud-est de la bande de Gaza et le château d'eau de Kusa'a cent vingt, grâce aux canalisations installées. Face à l'invasion des ravageurs, les paysans utilisaient malgré tout et à contre cœur des produits phytosanitaires pour sauver leurs récoltes...

Il faut également savoir qu'à Gaza, l'écrasante majorité des paysans est endettée et risque de ce fait la prison. La plupart du temps, même s'ils ne vivaient plus de leurs récoltes, ils continuaient à cultiver leurs terres pour payer, même en retard, les négociants et ainsi éviter l'incarcération. Grâce à la pépinière, nous étions en chemin vers une agriculture moins dévastatrice, avec des techniques adaptées et nous essayions de sortir de ce cercle vicieux.

Avant le 7 octobre, pour quelles productions les Gazaouis étaient-ils autosuffisants ?

Pour les légumes, les melons, les aromatiques et les poulets aussi, le seul type de viande majoritairement à disposition. On pouvait trouver un peu de lait et de yaourts. Ils avaient également 60000 moutons et 4000 vaches, mais faute de pouvoir les nourrir, un grand nombre a dû être tué pour pallier la situation actuelle de famine. Pour toutes les autres denrées, Gaza était un marché captif dans lequel Israël déversait tous les produits de mauvaise qualité à prix assez fort.

Quid de l'eau, une question clé à Gaza ?

La production agricole est compliquée avec 97% de l'eau inconsommable, pas par malchance, mais parce qu'au mépris du droit international, les Israéliens tirent de manière irraisonnée sur la nappe phréatique avec cent cinquante puits

juste à côté de la barrière de séparation. La nature ayant horreur du vide, une bonne partie de la nappe est envahie par l'eau de mer. Pour aller chercher une eau à 150 mètres de profondeur, l'électricité est alors indispensable, et les châteaux d'eau nécessaires pour la stocker, ainsi que des petites unités de dessalement afin de la rendre utilisable. En 2016, nous avons rencontré le mokhtar de Kusa'a. Ce dernier a l'habitude de travailler avec les internationaux. Il les avait amenés dans les années 2011-2012 pour servir de protection humaine face à l'armée israélienne afin que les paysans puissent cultiver sans être visés par des tirs. Nous l'avons vu revenir désespéré parce qu'il avait demandé de l'électricité aux autorités du Hamas pour tirer l'eau et assurer la récolte des melons. Elles ont refusé de faire une exception et avec seulement quatre heures d'électricité quotidienne, tout a été perdu. Suite à cela, nous avons construit le château d'eau. Il faut savoir également que les trois cibles visées à chaque fois en cas d'attaque sont, dans l'ordre, la centrale électrique, la station d'épuration et les élevages à poulets.

Qu'en est-il pour les paysans de la mer, les pêcheurs ?

Gaza était depuis le Moyen Âge un port de pêcheurs. Alors qu'aucune arme n'a jamais été trouvée à bord d'un bateau, les zones de pêche ont été restreintes à bande côtière très fortement

▼ *Le château d'eau de Kusa'a*



polluée et peu fournie en poissons. Les chalutiers allant au large ont disparu. De nombreux bateaux ont été confisqués, détruits ou arraisonnés et trente-quatre personnes sont mortes en mer. Il restait seulement des petits pêcheurs, mais les gros poissons en vente à Gaza étaient israéliens. La veille des bombardements, le port comptait 96 bateaux. Il y a quinze jours, il en restait sept.

Quelles sont les dernières nouvelles ?

Notre correspondant là-bas, Abu Amir et ses deux fils organisent le sauvetage de la nourriture. Ils sont par exemple arrivés à l'école où 1 800 paysans de l'est de la bande de Gaza s'étaient réfugiés sans avoir mangé depuis une semaine. Nous avons réussi à envoyer 10 000€ de dons afin qu'ils puissent manger⁽²⁾. Avec le peu d'argent, de stock de vivres et les rares camions qui arrivent à passer, ils organisent des distributions et des cantines collectives. Nous pouvons encore envoyer pendant un mois ou deux de l'argent... Dans les derniers contacts que nous avons eus avec ces paysans, leur message est clair : « nous comptons sur vous dès la proclamation du cessez-le-feu pour nous accompagner à remettre en route nos terres ». Car inlassablement, les paysans de Gaza remettent en culture : la terre palestinienne, ils la défendent en la cultivant ■

Notes

- 1- Gaza compte 1% d'illettrés contre 35% en Égypte. L'école (celle de l'UNRWA ou celle payée par l'autorité palestinienne), est gratuite jusqu'au baccalauréat. Les associations locales assurent une couverture intelligente et efficace du périscolaire. Pour le supérieur, on comptait 100 000 étudiants dans six universités avec 21 000 diplômés chaque année alors que l'université est très chère et que les familles se privent pour y envoyer leurs enfants. Beaucoup d'étudiants ne trouvent pas d'emploi après leurs études et décident de travailler gratuitement pour que leur société ne s'écroule pas.
- 2- Abu Amir est venu trois fois en France où il a rencontré la Confédération Paysanne du Morbihan, de la Seine-et-Marne. Il a visité des petites fermes qui tentent une autre agriculture autour de Martigues, de Clermont-Ferrand. Il a également échangé avec des paysans d'Afrique et d'Amérique latine et a passé trois jours à Bure.

CONTACT

ujfp.org